

Chardon de la Rochette.

Table des ouvrages du Docteur Coray (Διαμάντης Κοραῆς, né à Smyrne le 27. Avril 1748) contenus dans ce volume.

1°. Memoire sur l'état actuel de la Civilisation dans la Grèce.

2° Ἀδελφικὴ Διδασκαλία, Circulaire Fraternelle &c. j'en ai rendu compte dans la Decade Philosophique du 10 Thermidor. An VII. (1798)

4° Lettre de Coray à Chardon-La-Rochette sur le Testament secret des Athéniens. (imprimée dans le Magasin

5°. Σάλπισμα πολεμιστήριον (Cri de Guerre) 1801.

6° Ἆσμα πολεμιστήριον (Chant guerrier (1800)

7°. Διάλογος δύο Γραικῶν. Dialogue de Deux Grecs &c. 1805.

3°. L'analyse de cette lettre dans la Décade.

Des ~~cinq derniers~~ quatre ouvrages grecs ont été imprimés à Paris chez Eberhardt et n'ont pas été mis en vente à Paris.

(Encyclopédique. 2e année Tom. IV. pag. 213. et dans le second volume de mes Melanges, pag. 445.

MÉMOIRE

SUR L'ÉTAT ACTUEL

DE LA CIVILISATION

DANS LA GRÈCE,

Lu à la Société des Observateurs de l'homme, le 16 Nivôse, an XI (6 Janvier 1803).

PAR CORAY,

DOCTEUR EN MÉDECINE, ET MEMBRE DE LADITE SOCIÉTÉ.



A MICHEL ZOSIMA,

ET

THOMAS SPANIOLACHI,

NÉGOCIANS GRECS,

Amis zélés de la gloire de leur Patrie.

Ce Mémoire est une annonce solemnelle, adressée à toute l'Europe éclairée, des efforts que nous faisons pour nous éclairer aussi. Mais, par cela même qu'elle est solemnelle, elle devient une espèce d'engagement; et il importe que vous le fassiez connoître à la Nation, au nom de laquelle je n'ai point hésité à le prendre. Nous avons tous senti le besoin de rentrer en possession des lumières de nos ancêtres, dont une longue suite de malheurs nous avoit, pour ainsi dire, déshérités; et nous commençons tous à agir en con-

séquence. Cependant il ne suffit point de commencer ; il faut persévérer jusqu'au bout. Dans la nouvelle carrière que nous parcourons , chaque pas que nous aurons fait en avant sera un triomphe pour la Grèce moderne ; et la partie de l'Europe qui joint l'humanité aux lumières , et qui nous observera désormais, ne manquera pas à nous y encourager par ses applaudissemens. Mais malheur à nous si nous rétrogadions ! Nous affligerions les nombreux amis de notre régénération ; et nous justifierions tout ce que la malveillance a débité pour nous noircir. Quel est celui d'entre nous , ô mes amis, qui voudroit survivre à un pareil opprobre ?

MÉMOIRE

Sur l'état actuel de la civilisation dans la Grèce.

Si l'on peut obſerver avec fruit l'état d'une nation, c'est principalement à l'époque où cette nation dégénère des vertus de ses ancêtres, comme auſſi à l'époque où elle se régénère ; dans ces deux cas, l'obſervateur se trouve placé à un point de vue qui peut lui fournir des leçons utiles à l'humanité, en offrant à ses yeux l'enchaînement des causes qui détruisent, ou qui favorisent la civilisation des hommes.

Ces causes doivent être plus ou moins nombreuses, plus ou moins efficaces ; ſelon que le peuple chez lequel une pareille révolution s'opère, est plus ou moins éloigné d'autres nations civiliſées, plus ou moins favorisé pas le climat, plus ou moins avancé dans la civiliſation qu'il va perdre, ou reculé dans l'état de barbarie dont il s'efforce

de sortir. A ces considérations, qui doivent guider l'observateur, on peut et l'on doit ajouter l'espèce de barbarie dans laquelle croupit le peuple qu'on observe. Les mêmes moyens n'agissent point avec une égale force chez un peuple qui marche pour la première fois vers la civilisation, et chez un peuple qui en retrouve le chemin, après qu'il en a été pendant long-temps égaré. Les pas du premier sont plus timides ; il ne s'avance qu'en tâtonnant ; les progrès du second, s'il lui reste des monumens de son ancienne civilisation, et que des causes extérieures ne viennent point entraver sa marche, doivent être plus rapides.

Si, en me bornant à l'état de barbarie ou de civilisation de l'homme, je ne parle point de son état sauvage, c'est que rarement l'œil du philosophe Européen a pénétré jusques dans ces régions lointaines où la raison humaine est encore au berceau, pour observer l'enfance morale de ses semblables ; c'est sur-tout parce que je me propose dans ce Mémoire de communiquer à la Société des observateurs de l'homme, non l'histoire de l'homme en général, mais des observations que j'ai faites sur l'état actuel de ma

nation. Heureux! si je pouvois intéresser mes respectables collegues au sort d'un peuple qui fait des efforts pour sortir de la barbarie dans laquelle différentes causes l'ont plongé, et leur faire éprouver ce doux frémissement que doit ressentir l'ame d'un philosophe au spectacle ravissant de l'homme qui cherche à se perfectionner.

Qu'il me soit permis de prévenir la Société, que ma qualité de Grec ne doit pas lui inspirer la moindre défiance. Je puis m'être trompé dans mes observations, ou plutôt dans les conclusions que j'en ai voulu tirer; mais la cause de mon erreur, il faut la chercher dans la foiblesse de mes moyens de raisonner, et non point dans mes préjugés nationaux. Rien, sans-doute, de plus naturel que d'aimer plus que les autres la nation à laquelle on appartient; cette prédilection est aussi éloignée de cetté affection cosmopolite, tant vantée par des hommes qui ne s'attachent à rien, que le véritable amour l'est de la coquetterie: mais l'homme qui n'observe que pour s'instruire, et qui ne publie ses observations que dans la vue d'être utile, doit avant tout aimer la vérité.

Vouloir instruire la Société de ce que fut

jadis la Grèce, de ce qu'elle devint successivement par les diverses révolutions qu'elle avoit essuyées, ce feroit lui raconter des faits qu'elle n'ignore point, que tout homme bien élevé ne doit point ignorer. La dernière de ces révolutions, qui date de près de quatre fiècles, l'a plongée dans un état de léthargie, femblable à celui où fe trouvoit plongée toute l'Europe avant la renaiffance des Lettres. Seulement de loin en loin elle donnoit quelques foibles fignes de vie: de temps en temps, on voyoit paroître quelques hommes inftruits au milieu de la nation, qui leur payoit un tribut d'admiration excessif, mais qui, infenfible à leur voix comme à leur exemple, les laissoit passer sans en recueillir aucun fruit; de même que dans les horreurs d'une nuit obscure, on est ébloui plutôt qu'éclairé par les météores qui sillonnent de temps en temps la voûte du ciel.

On ne me demandera point quelles ont été, pendant tout ce malheureux intervalle, les idées morales et religieuses des Grecs. L'ignorance, fille de la tyrannie, ne va jamais sans la fuperftition, et la fuperftition amène insensiblement la dépravation des mœurs. Dans une fociété qui n'est

point gouvernée par des lois ſages et justes, en vain cherche-t-on la vertu. Si quelque homme vertueux y naît, il faut, diſoit Socrate (1), le regarder comme un don du ciel plutôt que comme l'ouvrage de l'éducation.

Cependant, il est vrai de dire, que des voyageurs Européens, quelques-uns même qui n'ont pas vu la Grèce, persuadés vraiſemblablement, que, pour connoître une nation il n'étoit point néceſſaire de se déplacer de ſon cabinet, voulant faire une peinture de la dégénération des Grecs modernes, n'en ont donné que la caricature. Ils n'ont cru voir que chez les Grecs, ce que de tout temps on a vu chez tous les peuples asservis ; ce qu'on voit encore aujourd'hui chez pluſieurs nations qui ne sont pas, à beaucoup près, auſſi arbitrairement gouvernés que le sont les Grecs actuels. Par un calcul qui ne fait honneur, ni à la justesse de leur esprit ni à la justice de leur cœur, ces observateurs ont accumulé et mis ſur le compte de la génération présente

(1) Apud. Platon. *de Republic.* Liv. VI, page 492.

des Grecs, les vices et les erreurs de toutes les générations qui l'ont précédée, depuis le siècle où la Grèce a perdu sa liberté. Ils n'ont pas vu, ou ils n'ont pas voulu voir, que les Grecs actuels ont été la victime des crimes dont ils ne sont point les auteurs. Ils en est des peuples arrivés à ce point comme des malheureux individus nés de parens épuisés par la débauche : tout ce qu'on peut leur reprocher avec justice, c'est de ne point suivre un régime de vie opposé, le seul qui puisse les délivrer du vice de la famille ; et l'on verra par la suite que les Grecs actuels cherchent à se mettre à couvert de ce reproche. Ils sont infiniment plus coupables, ceux qui les premiers parmi les Grecs se laissèrent corrompre par l'or des Macédoniens, qui, oubliant les brillans exemples de vertu et de patriotisme de leurs ancêtres, dont ils voyoient encore les tombeaux et entendoient pour ainsi dire la voix, vendirent la liberté qu'ils en avoient héritée ; ceux qui depuis entravèrent les succès de la ligue Achéenne; ceux qui s'attirèrent ensuite par leurs dissentions les armes, et s'imposèrent le joug des Romains ; ceux, enfin, qui, conservant encore un fantôme de liberté politique, se laissèrent envahir par une nation Scythe :

tous ces Grecs, dis-je, sont infiniment plus coupables que leurs malheureux descendants, auxquels ils ont laissé tout à réparer, et pas une seule erreur à commettre. Sans liberté, sans ressources pécuniaires, sans celles que procurent les lumières, abandonnés de tout le monde, n'inspirant aux uns qu'un intérêt très-foible, aux autres qu'une pitié stérile, et à la plupart, qu'une indifférence désespérante, que pouvoient faire les Grecs modernes ?

Aussi, que voyoit-on dans la malheureuse Grèce, cette terre natale des sciences et des arts ? Tout ce qu'on voit chez presque tous les peuples esclaves. Un clergé superstitieux et ignorant, menant à son gré un peuple plus ignorant encore ; des ſoi-disant notables de la Nation, dont la prétendue noblesse, alimentée par les sueurs du peuple qu'ils vexoient, étoit d'autant plus ridicule, que, placés entre le gouvernement et le peuple, ils étoient forcés de s'avilir davantage devant l'idole du deſpotiſme, et plus exposés que le reſte de la nation aux coups d'une vengeance arbitraire de la part des gouvernans ; des pères de familles, trop épuisés par les vexations, ou trop aveuglés par la superstition, pour donner une bonne éducation à leurs enfans ; une jeuneſſe, par conſéquent, dépourvue de toute

connoissance, et qui joignoit à cette ignorance, la foiblesse d'un Sybarite, ou la vigueur d'un sauvage. Si de loin en loin on y voyoit quelque jeune homme s'expatrier, pour venir chercher en Europe les lumières qu'il ne trouvoit point dans sa patrie, ces lumières se bornoient à l'étude de la médecine; et l'Italie, où l'on venoit l'étudier, étoit ordinairement pour les Grecs modernes, ce que furent pendant quelque temps pour les anciens, les Colonnes d'Hercule. Mais, comme ils s'y rendoient sans études préparatoires, plutôt pour apprendre un métier que pour acquérir une science, dans une époque sur-tout, où en Europe même la médecine n'étoit qu'un métier, ils rapportoient dans leur malheureuse patrie, pour fruit de leurs études, tous les moyens d'opérer le mal, avec la présomption qui empêche de le prévenir ou de le réparer. Quelquefois, on associoit à l'étude de la médecine celle de la théologie; et l'on a vu de ces théologiens épousant, les uns la cause de l'église Grecque, les autres celle de l'église Romaine, composer des ouvrages de controverse, propres à alimenter la haine dont les deux communions s'honoroient réciproquement, contre l'esprit du Christianisme (1).

(1) Encore y auroit-il beaucoup à rabattre de ces

A ces études ſe bornoient, pour l'ordinaire, les lumières des gens inſtruits. Le reste savoit à peine lire et écrire; et cette partie de la nation, qui étoit, ſans contredit, la plus ignorante, n'étoit cependant, ni la plus ſuperſtitieuse, ni la plus dépravée. Vraisemblablement elle ne devoit cet avantage qu'à son ignorance même, qui du moins la préſervoit de la lecture des mauvais livres. Tout ce que Venise, presque le seul (1) endroit de l'Europe, où l'on imprimoit pour les Grecs modernes, nous envoyoit en livres, si l'on en excepte ceux indispenſables pour le culte, et quelques autres ouvrages élémentaires à l'usage des collèges, où l'on enſeignoit le grec ancien,

---

haines religieuses, et en général, du bigotisme dont on accuse communément l'église Grecque. Mais je suis Grec; et d'ailleurs, je présente ici le tableau de l'état actuel de mes compatriotes, et non l'apologie de leurs erreurs passées; erreurs qui leur ont été communes avec tous les peuples de la terre. Le lecteur juste et impartial, peut consulter le *Tableau historique, politique et moderne de l'Empire Ottoman*, de Williams Eton, VOL. II, pag. 74, de la traduction Française.

(1) On a vu aussi quelques livres ecclésiastiques ou de controverse sortir des presses de Iassy, capitale de la Moldaire, et de Buchorest, capitale de la Valachie, vers la fin du dix-septième, et au commencement du dix-huitième siècle.

se bornoit à de plates productions, plus faites pour augmenter l'ignorance de la nation, que pour l'éclairer. C'eſt par un heureux haſard que nous avons dû à ses presses la traduction du Télémaque, de l'immortel archevêque de Cambrai, et de l'histoire ancienne de Rollin; deux livres qui n'ont pas été inutiles aux Grecs, comme on le sentira par la suite.

La nation continua d'être plongée dans cet état déplorable, jusqu'au de-là du milieu du ſiècle paſſé. Cependant, à travers ces ténèbres épaisses qui couvroient la face de la malheureuſe Grèce, il n'étoit point difficile à l'œil d'un obſervateur attentif, de voir que cet état ne pouvoit pas durer. D'un côté le très-petit nombre de collèges où l'on enſeignoit le grec ancien, malgré l'imperfection rebutante des méthodes d'enſeignement, malgré l'ignorance et l'entêtement des profeſſeurs, et le peu de fruit par conſéquent qu'on en tiroit, entretenoit au milieu de la nation la connoissance de la langue de ſes ancêtres, comme un feu ſacré qui devoit un jour la vivifier. De l'autre côté, une vanité nationale, ridicule par ces motifs, mais salutaire par ses effets, rendoit les Grecs auſſi fiers de leur origine que le ſeroit un individu qui descendroit en ligne directe de Miltiade ou de Thémiſtocle. Cette vanité, jointe à la différence de religion et de

mœurs, et au traitement aussi indigne qu'impolitique que les Grecs essuyoient de la part de leurs conquérans, fit qu'une très-grande partie de la nation se regarda toujours comme prisonnière de guerre, et jamais comme esclave (1). Il n'étoit donc pas difficile de prévoir, comme je viens de l'observer, qu'un pareil état de choses n'attendoit pour changer que le concours de quelques circonstances favorables.

Il est bien remarquable qu'une de ces circonstances fut précisément cette époque à jamais mémorable, où l'esprit de la partie éclairée de l'Europe, fatigué des systêmes, et de cette méthode scholastique d'enseigner les sciences, qui n'étoit pas encore totalement abandonnée, a senti la nécessité de se frayer une nouvelle route, et de n'y prendre pour guide, que l'observation fidelle et scrupuleuse des faits. Cette heureuse découverte a conduit bientôt les Européens à une autre non moins importante, c'est-à-dire, à regarder nos connoissances, non comme des par-

---

(1) Cette observation n'a point échappé à l'Anglais Eton, que j'ai déjà cité. En parlant des Grecs modernes, il dit (vol. 11, pag. 72), *Tels que de généreux coursiers, ils rongent leur frein ; et le joug qui pèse sur eux, les indigne. Qu'ils parviennent à le secouer, ils s'avancent à grands pas dans la carrière de la gloire.*

ties isolées les unes des autres, mais comme les divers rameaux d'un grand arbre, comme les divers compartimens d'un vaste édifice, dont on n'apprenoit à connoître chacun qu'autant qu'on le considéroit sous tous les rapports qu'il pouvoit avoir avec le reste. C'est la France qui eut la gloire de voir dans son sein cette réunion de philosophes qui, les premiers au milieu du siècle passé, jetèrent les fondemens de ce vaste édifice connu sous le nom d'Encyclopédie. La lumière qui rejaillit de cette révolution littéraire, en suivant les mêmes lois que la lumière physique, devoit nécessairement répandre la clarté bien loin de son foyer par-tout où elle ne rencontreroit point d'obstacles. On a déja vu que de la part de la nation Grecque ces obstacles devoient être très-grands; mais on doit aussi avoir remarqué qu'ils étoient contrebalancés par les sentimens dont se nourrissoit une grande partie de la nation. Les Grecs, vains de leur origine, loin de fermer les yeux aux lumières de l'Europe, n'ont regardé les Européens que comme des débiteurs, qui leur remboursoient avec de très-gros intérêts, un capital qu'ils avoient reçu de leurs ancêtres.

L'an 1766 (c'est-à-dire une quinzaine d'années après la publication de l'Encyclopédie), parut pour la première fois chez les Grecs une physique

expérimentale, accompagnée de planches, et une logique. Ces deux ouvrages écrits en grec ancien, et publiés à Leipsick par deux respectables ecclésiastiques Grecs, étoient aussi bien faits que les circonstances où les auteurs se trouvoient alors pouvoient le permettre. L'auteur de la logique publia, peu de temps après, la traduction des Mathématiques de Segnert, et celle en grec moderne avec le texte en regard d'un petit ouvrage attribué à Voltaire et intitulé: *Essai historique sur les dissensions des églises de Pologne*. C'est ce même ecclésiastique qui nous a donné depuis en 1786 et 1791, une traduction en vers grecs des Géorgiques et de l'Enéïde de Virgile. Ce dernier travail, qui atteste, par les notes qui l'accompagnent, le zèle, les efforts et le savoir du traducteur, et qui auroit pu même avoir du succès, comme ouvrage littéraire, s'il étoit possible de transporter les beautés d'une langue morte dans une autre langue morte, doit d'autant moins être oublié par un observateur impartial, qu'il est un des symptômes les plus caractéristiques de la fermentation actuelle des esprits en Grèce, et qu'il annonce que l'heureuse révolution qui s'opère dans ce pays, a pris une telle direction que rien ne sauroit plus l'arrêter. Et cependant c'est en 1788, c'est-à-dire deux ans après la publication

des Géorgiques, que Pauw, dans ses *Recherches philosophiques sur les Grecs*(1), prophétisoit en face de toute l'Europe, avec le ton et la confiance d'un inspiré, que *chez les Grecs l'ignorance et la superstition ont jetté des racines si tenaces et si profondes qu'aucune force, ni aucune puissance humaine, ne sauroit les extirper.* S'il avoit été instruit de ce qui se passoit alors chez les Grecs, et qu'il eût voulu raisonner en philosophe, ainsi que l'annonce le titre fastueux de son ouvrage, il auroit vu et conclu d'après un phénomène aussi extraordinaire que la traduction de Virgile chez un peuple qui sort à peine de la barbarie, que chez ce peuple les esprits étoient en fermentation. Telles les branches d'un arbre vigoureux, courbées sous le poids d'une force étrangère, si une fois elles viennent à se débarrasser de ce poids, dépassent le point de direction où elles devoient s'arrêter; et ce n'est qu'après plusieurs oscillations qu'elles reprennent leur position naturelle.

Mais je reviens à l'époque où la Grèce a vu pour la première fois des traités de physique et de logique écrits à la manière des peuples éclairés de l'Europe. Ici se présente un tel enchaî-

(1) T. I, p. 103.

nement de causes et d'effets, un concours de circonstances si variées, et cependant toutes conspirantes au même but, qu'il ne m'est guère possible ni d'assigner à chacune le rang qu'elle doit occuper dans la chaîne des évènemens, ni d'apprécier au juste l'influence que chacune d'elles a eue sur la révolution morale qui s'opère chez les Grecs. Peut-être même une pareille entreprise seroit-elle d'autant moins philosophique que chez aucun peuple du monde aucune révolution, soit morale soit politique, ne s'est jamais opérée par des causes isolées. Pour changer l'état d'un individu, il suffit souvent d'une seule cause; mais les hommes réunis en société ne s'ébranlent, ni ne changent de situation que par plusieurs causes réunies successivement. Je dois donc me borner à présenter dans leur ordre naturel les évènemens les plus remarquables, que l'on peut considérer comme des causes de l'état actuel de la Grèce. J'ai été témoin oculaire de la plus grande partie; j'en ai recueilli le reste de témoins également oculaires.

Dans les colléges de la Grece, attachés depuis long-temps à la philosophie d'Aristote, ou plutôt aux rêveries de ses commentateurs, avec la même superstition qui avoit dénaturé la plus simple des religions, les ouvrages dont je viens de parler, furent reçus de la part d'un grand

nombre de professeurs comme une innovation tout au moins inutile, de la part de presque tous les étudians, comme une chose curieuse, dont il falloit au moins savoir parler. Cette curiosité de la jeunesse, quoique suffisamment alimentée par l'enseignement de cette nouvelle logique, qui eut lieu pendant un espace de temps malheureusement trop court, dans un collége du mont Athos (1), cette curiosité, dis-je, seroit sans doute restée sans aucun fruit pour la nation, si les Grecs eussent continué d'être aussi pauvres qu'ils l'avoient été jusqu'alors, et de végéter dans ce découragement, fruit déplorable de l'oppression, qui ravale l'être doué de la raison à l'état de la brute. L'homme avant tout songe à s'assurer sa subsistance; et comme dans un gouvernement oppressif les difficultés de se la procurer augmentent en raison de l'oppression, il doit s'occuper sans cesse des moyens d'appla-

(1) C'est l'auteur lui-même qui l'enseignoit. Ce respectable prélat est aujourd'hui le doyen des gens instruits de la nation. Il a été un des premiers qui ont contribué le plus efficacement à la révolution morale qui s'opere dans ce moment parmi les Grecs. Je lui paie d'autant plus volontiers ma part du tribut que la nation lui doit, que je me rappellerai toujours avec plaisir l'émulation qu'excita dans mon ame, jeune encore, la publication de sa logique, et à laquelle je suis redevable du peu de lumieres que je possede.

nir

nir ces difficultés. Ce n'est qu'après avoir satisfait à ce premier besoin de la nature, et rendu en quelque sorte moins précaire son existence, qu'il porte ses regards autour de lui, qu'il cherche à agrandir la sphère de son intelligence. Telle a été dans tous les temps et dans tous les lieux la marche de l'esprit humain; telle je l'ai observée chez les Grecs. A l'époque dont je parle, les Grecs n'étoient ni libres, ni à beaucoup près aussi riches qu'auroient dû l'être les habitans d'une contrée distinguée par la variété et l'abondance de ses productions. Il s'en faut beaucoup sans doute qu'ils le soient encore aujourd'hui; mais deux évènemens remarquables ont contribué à les rendre moins pauvres, et à inspirer à leurs ames consternées, si non le courage de l'aisance et de la liberté, du moins celui de l'espérance, en leur faisant appercevoir et la cause de leurs malheurs, et la possibilité d'en faire cesser les funestes effets.

Par une nouvelle direction que diverses circonstances venoient de donner aux canaux du commerce, en peu de temps, plusieurs maisons Grecques se virent en possession de richesses extraordinaires; et l'on entendit pour la première fois, prononcer le nom de *millionaire*, chez un peuple qui étoit accoutumé à regarder le petit nombre de ceux qui possédoient un

capital de cent bourses (1), comme des hommes comblés des faveurs de la fortune. Ces nouveaux riches, quoique malheureusement ils ne fussent encore que des riches, n'ont pas tardé à sentir que si la fortune répandoit ses biens en aveugle, il falloit des yeux, et des yeux clairvoyans, pour conserver et faire fructifier les dons de la fortune. Accoutumés jusqu'alors à se servir, pour la gestion de leurs affaires, du ministère de commis Européens, ils ont pensé qu'ils pouvoient s'en passer, et ils les ont en effet remplacés, en grande partie, par une jeunesse nationale, forcée désormais de s'instruire par l'appât de salaires considérables.

L'étude des langues des pays avec lesquels on avoit des rapports commerciaux, leur donnoit une teinture d'érudition et de belles-lettres ; et ils faisoient, sans le savoir, un cours de logique, en apprenant l'arithmétique et ce bel art de tenir les livres, qui fournissent à l'esprit les moyens de découvrir la vérité, en remontant jusqu'à la première source de l'erreur.

(1) Environ quatre-vingt-cinq mille francs, selon le change actuel.

Mais en s'inſtruiſant dans les langues étrangères, on a ſenti en même tems, l'avantage qu'avoient ceux qui en faiſoient précéder l'étude par celle de leur propre langue, ou qui alloient les apprendre dans les pays et chez les peuples mêmes où on les parloit. Le deſir de s'inſtruire et de s'expatrier, s'empara donc de l'âme de la jeuneſſe, et il y fut secondé par le deſir que de grandes richeſſes devoient naturellement inspirer à leurs poſſeſſeurs, d'étendre d'un côté leur commerce par des établiſſemens dans des pays étrangers, et de l'autre, de multiplier chez eux les moyens d'inſtruction, ne fût-ce que pour leurs propres enfans. Bientôt, les capitaliſtes ont formé de nouvelles maiſons de commerce dans les échelles d'Italie, en Hollande, en divers pays d'Allemagne, et ſur-tout à Trieſte, peuplé dans ce moment par une colonie Grecque, compoſée de pluſieurs centaines de familles. C'eſt ainſi que le commerce, en répandant l'aiſance parmi la nation, a arraché à l'oisiveté une foule de jeunes Grecs, et les a diſſéminés dans diverſes contrées de l'Europe, en même temps qu'il a fourni au reſte de la jeuneſſe nationale plus de moyens de s'instruire, par la multiplication de collèges. L'émulation qui devoit néceſſairement naître de ce nouvel état de choſes, a déterminé une

partie de cette jeunesse à venir, après avoir fait ses classes dans les collèges nationaux, compléter ses études en Europe; et l'on en a vu même plusieurs de ceux qui avoient été destinés à parcourir la carrière du commerce, déserter les comptoirs pour se réfugier dans quelque Université. Tels ont été les effets de l'accroissement des moyens pécuniaires chez les Grecs; mais rien n'a tant contribué à exciter à cette époque l'émulation, à augmenter la fermentation des esprits, et à inspirer du courage aux âmes des Grecs, que l'événement dont je vais parler.

Ce fut en 1769 que la Russie déclara la guerre aux Turcs. Cette dernière puissance, quoique beaucoup déchue depuis long-temps de cette énergie féroce, qui la rendoit aussi redoutable aux puissances Européennes, qu'elle étoit redoutée de ses propres sujets, conservoit une apparence de grandeur qui la faisoit encore respecter. Par un prestige qu'il n'est guère facile de concilier avec les progrès des lumières, et notamment le perfectionnement de la tactique en Europe, les Européens s'imaginoient encore voir dans cette puissance, les héros qui avoient conquis l'empire de l'Orient, qui avoient chassé les Vénitiens de la Candie et du Péloponèse, et qui, pénétrant dans le

cœur de l'Allemagne, avoient osé assiéger et failli de prendre la capitale de l'empire. La Russie a dissipé pour jamais ce prestige, en prouvant à toute l'Europe que ce volume de puissance qu'elle prenoit pour l'embonpoint d'un état vigoureux et bien constitué, n'étoit qu'une hydropisie qui tôt ou tard devoit mener l'empire Ottoman à sa destruction. Les effets de cette glorieuse guerre ne se bornèrent pas seulement à désabuser les Européens. La Russie, intéressée à cette époque à ménager les Grecs, qu'elle espéroit un jour compter au nombre de ses sujets, en employa une partie dans cette guerre, et se l'attacha par des honneurs et par des récompenses. Ces nouveaux auxiliaires épousèrent la cause de la cour de Pétersbourg; et le succès de ses armes fut l'objet des vœux de la nation entière, dirigée par des motifs différens. Les uns ne songeoient qu'à se venger de l'injustice de leurs oppresseurs; pour les autres, la cause de la Russie étoit la cause de la religion même, et ils ne voyoient dans les Russes que les restaurateurs de leurs temples détruits ou convertis en mosquées; quelques-uns (et c'étoit ce petit nombre de gens sensés qu'on rencontre dans tous les siècles et dans tous les pays) ne regardoient les Russes que comme une nation destinée à

préparer la Grèce à la liberté. Cependant, les Grecs au service de cette nation, frustrés de toutes ces espérances, par la paix conclue entre les puissances belligérantes, reprirent leur joug, mais animés de sentimens bien différens de ceux qu'ils avoient avant que de le quitter. Persuadés désormais que leurs oppresseurs étoient des hommes qu'on pouvoit battre, qu'ils les avoient en effet battus à côté des Russes, et qu'ils ne leur étoit pas impossible de les battre seuls s'ils étoient conduits par des chefs habiles, ils se sentirent, pour la première fois, des étincelles de fierté, qu'une espèce de modération de la part des Turcs a empêché de se rallumer. Car, à mesure que les Grecs reprenoient courage, les Turcs se sentoient découragés et humiliés, en sorte qu'ils se virent forcés de ménager ceux que jusqu'alors ils n'avoient traités que comme des bêtes de somme. D'autres circonstances vinrent augmenter ce découragement. Les consuls Russes, autorisés par la paix la plus glorieuse que leur Souveraine venoit de conclure avec les Turcs, exerçoient dans tout le Levant une espèce de dictature. Plus d'une fois, ils ont arraché des Grecs à la vengeance du gouvernement, sous prétexte qu'ils étoient devenus sujets Russes, ou qu'ils avoient servi sous les Russes. D'un

autre côté, les bachas et les intendans des provinces, qu'un fanatisme religieux avoit accoutumés jusqu'alors à recevoir les ordres de la Porte comme des décrets du Ciel, commencèrent, par les effets mêmes de cette guerre, dont ils avoient été acteurs & témoins oculaires, à s'appercevoir que la statue qu'ils adoroient ne reposoit que sur des pieds d'argile. Ils ne recevoient plus les ordres de leur empereur qu'avec hauteur, et comme des associés à l'empire plutôt que comme des esclaves. Plusieurs de ces bachas même, déployèrent l'étendart de la rébellion; & il y en a encore dans ce moment, sur lesquels le gouvernement Turc n'a plus qu'une autorité précaire. Cette désobéissance, effet de la même cause qui avoit inspiré aux Grecs des sentimens de courage & de fierté, a encore contribué à fortifier ces sentimens.

Les insulaires de l'Archipel ne commerçoient avant cette époque, qu'avec des vaisseaux d'une médiocre grandeur. Accoutumés à faire le cabotage d'île en île, leurs plus longs voyages se bornoient à la mer Noire ou à l'Egypte. Mais à cette époque, la nouvelle direction du commerce, dont j'ai déja parlé, les nouvelles richesses répandues parmi la nation, et vraisemblablement la diminution de l'autorité du

gouvernement, inspirèrent à quelques insulaires l'idée de fabriquer des vaiſſeaux marchands à l'imitation & à la manière des Européens. Les premiers bâtimens de nouvelle fabrique frappèrent tous les yeux, excepté ceux du gouvernement. Soit ignorance, soit mépris, soit enfin le besoin et la commodité de trouver chez les Grecs pour l'armement de la marine Turque les matelots que l'on chercheroit en vain chez cette nation, la Porte, quoique naturellement ombrageuse, ne fit aucune attention à la naiſſance de cette marine marchande. Il y a plus: on prétend que dans le commencement elle l'a même en quelque ſorte favoriſée, par une de ces inconſéquences dont les exemples ne sont point rares dans les annales du deſpotiſme. Ce qui paroît au moins certain, c'eſt que le Sultan actuel, à son avènement à l'empire, arrivé peu de temps avant la révolution Française, ayant manifeſté des ſentimens favorables à la marine (une marine Turque bien entendu), ſes courtiſans s'empreſſèrent de faire fabriquer quelques vaiſſeaux marchands. Mais, forcés de les équiper de Grecs, ils ſe contentèrent de mettre, pour la forme ſeulement, à la tête de chaque équipage un patron Turc. Quoi qu'il en ſoit, la marine actuelle des îles n'appartient qu'à des Grecs, et depuis les par-

trons jusqu'aux mouſſes n'eſt équipée que de Grecs. Certes, si le gouvernement eût pu prévoir que les Grecs parviendroient un jour à poſſéder une marine marchande, compoſée de pluſieurs centaines de vaiſſeaux, armés la plupart en courſe, il l'auroit étouffée dans son berceau. Ce qui l'empêche maintenant d'en arrêter les progrès ultérieurs, ce ſont les ſecours mêmes qu'il en retire pour ſes flottes; car l'ignorance de cette nation pour la marine eſt auſſi profonde que ſi le centre de ſon gouvernement étoit placé au milieu de l'Aſie, éloigné des côtes de pluſieurs centaines de lieues.

Il n'eſt guère poſſible de calculer tous les effets que peut produire dans la suite l'établiſſement de cette marine, ni l'influence qu'elle peut avoir ſur les deſtinées de la nation opprimée, comme ſur celle des oppreſſeurs. Il eſt plus facile d'obſerver ce qu'elle a opéré juſqu'à préſent. D'un côté, en favoriſant le commerce des Grecs, & en multipliant les moyens pécuniaires, cette marine a concouru puiſſamment à multiplier les moyens d'inſtruction. Les inſulaires, qui étoient pour la plupart la portion la plus ignorante de la nation, commencent à ſentir le beſoin & le prix des lumières, & s'empreſſent à l'envi les uns des autres d'établir des écoles & des collèges chez eux. De l'autre côté, par l'heureuſe influence que

cette marine a eue sur l'esprit des gouvernans, dont elle a mitigé jusqu'à un certain point le despotisme, les insulaires ont acquis & communiqué au reste de la nation une énergie d'ame inconnue jusqu'alors depuis qu'elle a perdu sa liberté. Maîtres d'un grand nombre d'excellens voiliers, fabriqués par leurs propres mains, d'une manière aussi solide qu'élégante, et équipés par des marins le plus souvent unis par les liens du sang ou par des alliances, ils peuvent au moindre soupçon d'une oppression extraordinaire y embarquer le reste de leurs familles, & aller s'offrir à la première nation qui aura le bon esprit de recevoir un présent de cette importance. J'ai entendu dire il n'y a pas long-temps à des capitaines de l'île d'Hydra, ce que Thémistocle, à la tête d'une armée navale, bien inférieure assurément à la marine de ces insulaires, disoit à l'amiral Corinthien, qui lui reprochoit la déstruction d'Athènes par les Perses : » Nous aurons une terre & une » patrie, tant que nous serons en possession de » deux cents vaisseaux armés (1) ».

Parmi ces insulaires, possesseurs de vaisseaux, les habitans de la petite île d'Hydra, dont je viens de parler, méritent une mention particulière, non-seulement parce qu'ils y tiennent le

(1) Herodot. l. VIII, cap. 61.

premier rang, mais encore parce qu'ils offrent à l'obſervateur des détails ſur leurs réglemens de marine, leur manière de vivre & de ſe gouverner, ſoit pendant leurs voyages, ſoit dans l'île même, d'autant plus curieux, que ces inſulaires ſont encore dans une profonde ignorance, malgré les efforts qu'ils font depuis quelques temps pour en ſortir. Située au Sud-Eſt du Péloponèſe à environ trois lieues de la côte, cette île ne produit preſque rien; & ſes habitans cherchent d'autant moins à lui faire produire quelque choſe, qu'ils ſont en état de ſe procûrer par la navigation toutes les denrées néceſſaires à la vie, ſouvent à meilleur prix qu'on ne peut les avoir dans les pays mêmes qui les produiſent.

Juſqu'à l'époque de la guerre des Ruſſes contre les Turcs, les Hydriotes, comme les autres Grecs, ainſi que je l'ai déjà obſervé, ſe bornoient au commerce de l'Archipel, de la Mer-Noire, & quelquefois de l'Egypte. Lorſque les Turcs rentrèrent en poſſeſſion du Péloponèſe, abandonné par les Ruſſes, une très-grande partie des habitans de ce malheureux pays, pour ſe ſouſtraire à leur vengeance, abandonna précipitamment ſes foyers, & chercha ſon ſalut dans l'émigration, en ſe réfugiant où les circonſtances & la poſition géographique permettoient à chacun de chercher un aſyle. Les voituriers de ces proſcrits furent

pour la plupart des Hydriotes ; & l'île d'Hydra fut un de ces afyles, où un très-grand nombre de Péloponéfiens fe rendirent avec leurs familles & avec tous les effets qu'ils n'étoient point forcés d'abandonner aux Turcs. Ces nouveaux colons, tranfportés d'un fol qui produit tout, fur un rocher, pour ainfi dire, couvert de bruyères, fe virent réduits à l'unique reffource du commerce, & s'y livrèrent d'autant plus volontiers qu'ils étoient placés parmi des marins fort experts dans leur cabotage, & dignes de toute leur confiance, par une réputation de bonne foi bien acquife & bien méritée. Encore aujourd'hui, les capitaines Hydriotes ne connoiffent guère dans leur cabotage de l'Archipel, ce qu'on appelle dans le commerce *les connoiffemens*. On leur confie des sommes confidérables d'argent monnoyé dans des facs notés de la marque des propriétaires, & accompagnés d'une fimple lettre d'avis. Arrivés au lieu de leur deftination, ils diftribuent les lettres & les facs; & bien loin de citer aucun exemple de malverfation, il eft arrivé que des facs d'argent reftés, faute de réclamation, pendant deux & trois ans dans la caiffe du capitaine, ont été rendus au bout de ce temps, aux propriétaires dans le même état qu'ils avoient été confignés. Heureufement pour les nations éclairées, que ces exemples ne font pas à beaucoup près uni-

verſels chez les peuples qui manquent d'inſtruction ; car enfin, à quoi ſerviroient les lumières, ſi l'on pouvoit être vertueux ſans elles, & ſi elles n'avoient au moins ſur l'ignorance l'avantage de former, même au ſein des nations qui les déshonorent, une opinion publique qui s'oppoſe comme une digue au débordement de la corruption.

Enrichis par les événemens déſaſtreux du Péloponèse, et par le commerce des nouveaux colons, les Hydriotes ne ſongèrent plus qu'à agrandir, à l'envi les uns des autres, leurs vaiſſeaux et à entreprendre des voyages plus lointains. On a vu ces nouveaux argonautes dans tous les ports de l'Italie, de la France, qu'ils approvisionnèrent de bled dans le temps de la diſette, de la Baltique, et jusques en Amérique. Ces voyages ſuppoſent au moins quelque inſtruction proportionée aux périls d'une longue navigation; à proprement parler, ils n'en ont encore aucune, ils y ſuppléent, en attendant, par des pilotes Européens, pour les Echelles seulement qu'ils abordent pour la premiere fois, et pour tout le reſte par le courage et par la hardieſſe, fruits des réglemens de marine qui leur ſont propres et d'une éducation singuliére, vraiſemblablement pareille à celle des anciens navigateurs Grecs. Cette hardieſſe mériteroit le nom de témérité, si des ſuccès conſtans ne l'euſſent preſque

toujours couronnée. Obligés d'en venir ſouvent aux mains avec les Algériens, contre leſquels le gouvernement Turc ne peut et souvent ne veut point les protéger, les Hydriotes arment leurs vaiſſeaux en courſe. Chaque vaiſſeau porte depuis 8 jusqu'à 30 canons, et il eſt monté par 35 juſqu'à 70 hommes, ordinairement tous au-deſſous de 40 ans, ſans compter 5 ou 6 enfans, dont le plus âgé n'a que 10 ans; on y en rencontre quelquefois même au deſſous de 6 ans. Après avoir prélevé les intérêts du capital employé pour la cargaiſon du vaiſſeau, la moitié des profits, qui depuis quelques années ont été considérables, appartient au propriétaire du navire; le reſte eſt partagé par portions égales entre l'équipage, ſans en excepter les enfans. Le but qu'ils se propoſent par un pareil partage, eſt d'intéreſſer également tout l'équipage au ſuccès du voyage; et, quant aux enfans, de les mettre en état de nourrir leurs familles, s'ils venoient à perdre leurs pères, et de leur faciliter les moyens de ſe marier jeunes. En effet, par cette prévoyance la population de l'île d'Hydra depuis 25 ans s'eſt accrue d'une manière extraordinaire. Les garçons s'y marient à 18 à 20 ans, et les filles, à 12. Il s'agit maintenant d'enseigner l'art, ou plutôt la routine de la navigation, à ces enfans, qui doivent à leur tour devenir un jour pères de

famille et capitaines de vaiſſeaux. Voici comme on s'y prend : toutes les fois qu'on eſt à la vue d'une côte, d'un cap ou d'une île, on fait venir ces enfans sur le tillac, et on leur en apprend les noms et le gissement à l'égard des points de l'horizon. A la première occaſion qu'on a de revoir les mêmes objets, on met à l'épreuve la mémoire de ces intéreſſans enfans ; et malheur à celui qui n'est point en état de répéter les noms qu'on lui a appris ; on lui renomme les objets, et on y fixe ſon attention par des coups de fouet. Les Hydriotes ſont accoutumés à une vie extrêmement frugale. Auſſi les proviſions qu'ils font toutes les fois qu'ils quittent un port, se réduiſent-elles à très-peu de choses, ſi l'on en excepte le vin, dont ils ont toujours ſoin de faire une ample proviſion. Mais ils rendent bientôt ce ſoin même inutile ; car il arrive le plus ſouvent qu'au ſortir du port ils conſument en trois jours la proviſion d'un mois ; et comme les enfans n'ont ni le droit ni le pouvoir de punir les grands, ceux-ci ne ſe corrigent jamais de ce vice. Si quelque choſe pouvoit excuſer un pareil abus, c'eſt que cet excès de vin ne les enivre point, ou du moins ne les enivre pas aſſez pour les rendre moins attentifs à tout ce qui intéreſſe le ſuccès du voyage ; et que d'ailleurs ils se paſſent de vin pour le reſte de leur navigation avec la même

gaieté qu'ils avoient lorſqu'ils en abuſoient. Cette facilité de ſupporter les extrêmes, qui tient du caractère français, est commune à preſque tous les inſulaires de l'Archipel. C'eſt dans les ports, où lorſqu'ils sont de retour chez eux, que les Hydriotes vivent à leur aiſe. C'eſt dans cette île ſtérile que chacun, d'après son goût, imite alors ou s'efforce d'imiter la manière de vivre des nations qu'il vient de viſiter. Le luxe commence à s'y introduire; et tant qu'il ſera alimenté par le commerce sans l'épuiser, il augmentera de plus en plus leur civiliſation et leurs lumières. On y voit déjà des maisons bâties avec toutes les commodités poſſibles, et des tables proprement ſervies chez des hommes qui vivent ſur leurs vaiſſeaux à peu près comme des hermites, et qui ſe font un jeu de tout ce que l'intempérie de l'air et des ſaiſons peut avoir de plus affreux.

S'ils ont commencé par introduire chez eux les commodités dont les Européens jouiſſent, ils n'ont pas moins senti que ces commodités étoient le fruit des lumières. Auſſi ont-ils établi dans leur île un collège pour le grec ancien, pluſieurs écoles où l'on apprend à lire et à écrire, et poſſèdent-ils déjà un profeſſeur de la langue Italienne, qui leur est la plus néceſſaire pour le moment. Ils ont fait bâtir près du port un édifice qui leur ſert de chancellerie et de bourſe, où ſe traitent toutes les

affaires

affaires relatives à la navigation et au commerce. Sans doute, tout cela eſt peu fait pour attirer l'attention d'un Européen, d'un Français sur-tout, entouré d'universités, de colléges de toute eſpèce, de Lycées, de ſociétés littéraires, de toutes ſortes d'établiſſemens publics. Mais tout cela eſt fait pour ſatisfaire l'obſervateur, qui ſait que les Hydriotes ont été juſqu'ici la portion la plus ignorante de la Grèce, qui compare ce qu'ils ſont aujourd'hui avec ce qu'ils étoient il n'y a pas 25 ans, et qui de ce parallèle tire le meilleur augure, et conçoit pour l'avenir des eſpérances auſſi flatteuſes qu'elles paroiſſent fondées.

Car la révolution, qui continue d'avoir lieu dans la Grèce, a dû néceſſairement modifier ſes effets d'après le plus ou moins de barbarie, de reſſources ou de paſſions; en un mot, d'après les diverſes circonſtances où elle a trouvé les différentes villes ou communautés de cette contrée. Dans les villes moins pauvres, qui avant la révolution même poſſédoient quelques citoyens aiſés, quelques colléges, et par conſéquent quelques individus qui pouvoient au moins lire et entendre les écrivains anciens, la révolution a dû commencer plutôt, et y faire des progrès plus rapides et plus conſolans. Déjà dans quelques-unes de ces villes, on agrandit les colléges, et l'on y ajoute l'enſeignement des

langues étrangères, et même des sciences qu'on enſeigne en Europe. Les riches font imprimer des livres traduits de l'Italien, du François, de l'Allemand et de l'Anglois; ils envoient à leurs frais en Europe de jeunes gens avides de s'inſtruire; ils donnent une éducation plus ſoignée à leurs enfans, ſans en excepter ceux du ſexe, exclu juſqu'ici de toute eſpèce d'inſtruction, comme il étoit exclu du commerce le plus innocent même avec les hommes.

Une des choſes les plus remarquables, & qui confirme en quelque manière la doctrine d'Hippocrate ſur l'influence des climats, c'eſt que les lumières dans la Grèce ancienne avoient commencé par l'Ionie, & que leur renaiſſance dans la Grèce moderne ſembleroit affecter la même marche. On ſait que l'Ionie poſſédoit déjà des écrivains de toute eſpèce, long-temps avant que dans la Grèce proprement dite il fût queſtion de ſciences. Homère, Héſiode, Thalès, Anaximandre, Pythagore &c., précédèrent de plus ou moins de ſiècles, Sophocle, Euripide, Ariſtophane, Platon, Ariſtote, Démoſthène, & tous les grands écrivains qui illuſtrèrent le beau ſiècle de la Grèce. Le dialecte Ionique fut cultivé & perfectionné long-temps avant celui d'Athènes; & ce dernier même, qui lui avoit ſuccédé, ne faiſoit au commencement qu'un même dialecte avec l'Ionique. Juſ-

qu'au ſiècle d'Hérodote & d'Hippocrate, qui touche au ſiècle de Platon, il faut que le dialecte des Ioniens ait été regardé comme le plus parfait, puiſque le père de l'hiſtoire, comme celui de la médecine, le choiſirent pour y conſigner leurs immortels ouvrages, quoiqu'ils fuſſent l'un & l'autre Doriens d'origine; & que Platon même, le plus poli & le plus éloquent des écrivains Attiques, ſe reſſent tellement de l'étude qu'il avoit faite d'Homère, que ſans poſſéder les poëmes de ce dernier, il eſt impoſſible de le bien entendre.

J'ai dit que la renaiſſance des lettres dans la Grèce moderne ſembleroit affecter la même marche qu'avoit priſe leur naiſſance, en commençant par l'Ionie, & en ſe propageant ſucceſſivement dans le reſte de la Grèce. Car, quoique la révolution qui fait l'objet de mes obſervations, ſoit commune à tous les Grecs, c'eſt dans la patrie même d'Homère, dans l'île de Chio, que la Grèce moderne a la ſatisfaction de voir, depuis quelques années, le premier établiſſement d'une eſpèce d'univerſité ou d'école polytechnique. Cet établiſſement fait époque dans l'hiſtoire moderne de cette contrée; & quoique encore imparfait, il promet des avantages d'autant plus grands & plus rapides qu'à peine conçu & formé, il a attiré de toutes les parties de la Grèce, des étudians avides de s'inſtruire. Leur nombre s'eſt accru à un

tel point, que les administrateurs de l'école se sont vus obligés de faire un appel à toute la nation, pour inviter les gens aisés à concourir, par des contributions volontaires au maintien & à l'agrandissement de cette école. Des lettres circulaires ont été envoyées par-tout; & par-tout on a trouvé des hommes disposés à écouter la voix de la patrie qui les appelle. Je me permettrai de citer la fin d'une de ces lettres (1) adressée aux négocians Grecs, établis dans différentes villes de l'Europe éclairée. Elle caractérise la révolution dont je parle d'une manière trop énergique, pour que je la passe sous silence. « C'est de » vous (disent les administrateurs de l'école, » en s'adressant à ces négocians), c'est de vous » sur-tout, nos chers frères, que nous devons » solliciter des secours. Établis dans des villes & » au milieu des nations éclairées, vous êtes té» moins oculaires de tous les avantages que » procurent les sciences & les arts; à portée de « fréquenter les théâtres des Européens, & d'y » voir représenter des pièces & des actions » Grecques, qui pourroit mieux que vous ap» précier la valeur, les vertus & les lumières de » nos ancêtres? Honorés du nom Grec, c'est à » vous sur-tout qu'appartient de l'honorer à votre

(1) Elle est datée du 15 février 1802, j'en possede la copie.

» tour, en rappelant dans le fein de la Grèce
» avilie, fon ancienne élévation & fa fplendeur.
» En formant cet établiffement, nous n'avons fait
» qu'obéir à la voix de la patrie, nous n'avons
» accompli que les voeux de tous les Grecs,
» mais principalement de vous, qui par votre
» pofition êtes mieux en état que perfonne de
» juger jufqu'à quel point les lumières peuvent
» contribuer à regagner à notre nation de la part
» des étrangers, la confidération qu'elle n'auroit
» jamais dû perdre. » C'eft ainfi que les habitans de Chio agiffent & parlent aujourd'hui.

Avant même que cette révolution eût commencé, il n'étoit pas fort difficile de prévoir que Chio feroit du nombre des villes qui devoient en éprouver les effets les plus marqués. Les habitans de cette île ont de tout temps joué fur la fcène du monde un rôle auffi honorable que digne d'obfervation. Dans les temps de leur profpérité, où ils formoient un peuple libre, ils fe diftinguèrent par la fageffe de leurs lois, et par une opulence puiffante, suite naturelle de leurs lois & de leurs mœurs. Au rapport de Plutarque (1), pendant l'efpace de fept cents ans on n'entendit parler à Chio ni d'adultère, ni d'aucun commerce illicite entre

(1) *De mulierum virtutib.*

des perſonnes libres. Dans la guerre des Ioniens contre les Perſes, de tous les peuples alliés de l'Ionie les habitans de Chio fournirent le plus grand nombre d'hommes et de vaiſſeaux ; et combattirent avec une telle valeur que pour peu qu'ils euſſent été ſecondés par leurs alliés, ils auroient fait eſſuyer aux forces navales de Darius le même sort qu'éprouvèrent, quelques années après, de la part des Grecs réunis, celles de son fils Xerxès. C'eſt Hérodote (1) qui raconte ce que je viens de dire de la puiſſance et de la valeur de ces inſulaires ; et Thucydide (2) obſerve qu'ils paſſoient pour les plus riches de tous les Grecs, et qu'après les Lacédémoniens ils furent les ſeuls qui euſſent uni la ſageſſe à la bonne fortune, en ſorte que plus leur République devenoit floriſſante plus ils avoient le bon eſprit d'employer tous les moyens de la conſerver dans cet état. Mais ce qui fait le plus d'honneur à ces inſulaires, c'eſt qu'ayant paſſé de l'état démocratique ſous le joug des Macédoniens, enſuite ſous celui des Romains, des Génois, et enfin des Turcs, ils ont toujours été, en dépit de toutes ces révolutions, les moins aſſervis, les moins pauvres

(1) Liv. VI. Chap. 8 et 15.

(2) Liv. VIII. Chap. 24 et 45.

et les moins corrompus. Incapables de repousser ſes coups du deſpotiſme par la force ils ont employé la prudence, et ils ont su réſoudre ce problême : ſavoir *trouver les moyens de vivre le moins opprimé poſſible sous un gouvernement arbitraire.* Et qu'on ne s'imagine pas que c'eſt à force d'aviliſſement qu'ils ont obtenu l'avantage d'être moins vexés que le reſte de la Grèce. Voici la manière auſſi ſimple qu'ingénieuse dont ils ont procedé à la ſolution de ce problême. Réunis entre eux par une concorde ſans exemple, ils ont ſoin de mettre leur île ſous la protection ſpéciale de quelque grand de l'empire ; ils ont toujours de leurs concitoyens qui réſident à Conſtantinople, et qui veillent à ce que les intendans, les juges, et tous les autres officiers deſtinés à l'adminiſtration de l'île, ne ſoient nommés que par ce protecteur, ou du moins qu'ils ne ſoient point nommés à ſon inſu, et que les inſtructions qu'ils reçoivent ſoient telles qu'ils ne puiſſent preſque rien faire ſans l'avis et ſans le conſentement de la municipalité Grecque de l'île. Cette munipalité, nommée par le peuple, qui lui confere pour un an un pouvoir preſqu'illimité, n'abuſe jamais de ce pouvoir ; et l'union fraternelle de tous eſt telle que jamais ils n'ont ſollicité

la destitution d'un officier Turc qui auroit le malheur de leur déplaire, ſans obtenir ce qu'ils demandent. Cette union a fait que dans les temps les plus calamiteux pour la nation Grecque, ils ont été les moins à plaindre ; et que l'œil du voyageur ſenſible, fatigué du deuil général de la Gréce, ſe repoſoit ſur cette île, qui lui préſentoit un tableau plus conſolant. Il y voyoit des collèges et des profeſſeurs paſſablement inſtruits, des habitans induſtrieux, des fabriques de ſoieries et différens autres métiers lucratifs, une terre cultivée ou plutôt créée ; par conséquent, moins de miſère, et plus de mœurs parmi le peuple. Grace à cette induſtrie, Chio, loin de mériter l'épithète de *Pierreuse* que lui donne Homère (1), eſt appellée aujourd'hui *le jardin de l'Archipel.* Ce phénomène politique mérite toute l'attention du philoſophe légiſlateur et moraliſte ; d'autant plus que la ſageſſe de ces inſulaires n'exclue point un naturel jovial, aimable & enjoué jusqu'à la légèreté, qui les diſtingue des autres Grecs. C'eſt vraiſemblablement ce caractère qui leur a fait donner le nom de *Gascons du Levant* (2). Je les appellerois plutôt

(1) *Hymn. in Apollin.* Vers 172.

(2) Voy. La *Relation de l'île de Chio*, insérée dans un petit ouvrage intitulé : *Recueil des Rits et Cérémonies du pélérinage*

les François du Levant; nom qu'ils méritent par leur conduite passée, par l'exemple qu'ils viennent de donner d'un établissement d'instruction à la manière Européenne, et par tout ce que, conduits désormais par le flambeau des sciences, ils ne manqueront pas à faire pour améliorer leur sort et celui de toute la Grèce; car le nombre des étudians des différentes parties de cette contrée, établis dans ce moment à Chio, surpasse celui des étudians indigènes de cette île.

Cet exemple salutaire que donne une portion des Grecs, ne sera point perdu pour le reste de la nation. On attend le retour d'une nombreuse jeunesse qui fait actuellement ses études en France, en Allemagne, en Italie, & en Angleterre, pour établir des collèges partout où la localité et les autres circonstances le permettront. L'amour de l'instruction s'est propagé et répandu avec tous les symptômes d'une contagion, si j'ose m'exprimer ainsi; et ce qui est du meilleur augure pour l'avenir, c'est que cette contagion a gagné le Clergé Grec. La Philosophie a franchi les portes du sanctuaire, ou plutôt elle y est descendue, et elle en sort accompagnée d'une religion éclairée

---

de la Mecque, par Mr. Galant, Interprète du Roi, à Paris chez Dessaint et Saillant, 1754.

pour inſtruire la nation. Une bonne partie des eccléſiaſtiques Grecs, loin d'empêcher l'inſtruction de la nation, s'empreſſent de s'inſtruire eux-mêmes. On a vu à Paris, dans le cours de la révolution Françaiſe, des prêtres venir ſucceſſivement de leurs pays dans le deſſein de s'instruire, et d'inſtruire à leur retour leurs compatriotes. L'Allemagne en poſſède à cette heure un plus grand nombre, qui s'occupent à traduire de bons ouvrages en Grec. Dans un traité de *Sections coniques*, traduit par un eccléſiaſtique, et publié depuis peu à Vienne par un autre eccléſiaſtique de mes amis, j'obſerve que, dans le nombre de 113 ſouſcripteurs, qui ont contribué aux frais de l'impreſſion, il y en a 47 qui appartiennent au Clergé, et dont 9 ſont des évêques. Ces reſpectables eccléſiaſtiques ont bien ſenti que la vraie piété eſt la piété éclairée, et que les lumières, loin d'être ennemies de la véritable religion, la rendent plus ſolide & plus inſinuante dans le cœur des hommes. Ils ont ſenti que la reconnoiſſance de la nation pour les services qu'ils lui rendent, n'eſt point à comparer avec le ſot encens que la ſuperſtition leur prodiguoit à pleines mains. J'aime d'autant plus à rendre juſtice au Clergé Grec, qu'on lui fait communément le reproche d'avoir le plus contribué à la dégradation

des Grecs. Non! ce reproche n'appartient plus qu'à une très-petite portion du Clergé, qui bientôt délivrera de ſon poids et le ſanctuaire qu'elle n'a jamais ſu honorer, et la nation, dont elle ne doit plus eſpérer de recevoir un hommage ſtupide.

Juſqu'au moment où la révolution éclata en France, la nation Grecque, par un inſtinct qui n'eſt pas difficile à expliquer, avoit une eſpece de prédilection pour les Anglais et pour les Ruſſes. Ces derniers ont été de tout temps les ennemis naturels de ses oppreſſeurs; les Anglais étoient alors preſque la ſeule nation de l'Europe qui ſoutenoit ſa dignité contre l'orgueil d'une cour barbare. La révolution n'a pas plutôt commencé que le même inſtinct a rangé les Grecs du côté des Français, et les y tient encore. Un preſſentiment confus des effets et des ſuites que cette révolution auroit pu produire relativement au ſort de la Grèce, éveilla tout à coup dans leurs eſprits, déjà préparés par un peu plus d'inſtruction, des idées, qui, ſans la priſe de l'Égypte par les Français, auroient paru romaneſques. L'admiration des prodiges opérés par les armées de la République ſe répandit de proche en proche, et rappela le ſouvenir de ceux qu'avoient opérés autrefois les armées Grecques. Dès ce moment

la vanité nationale fit place à la contenance d'un peuple qui se prépare à devenir nation. L'enthousiasme de n'être gouverné que par des lois fut si général qu'on ne parloit plus que des Français. Par-tout il se formoit des sociétés secrètes de nouvellistes, qui recueilloient avec soin et répandoient à dessein les bonnes nouvelles qui venoient de la France. Les triomphes des Français étoient leurs triomphes; leurs revers, controuvés ou grossis par les ennemis, les plongeoient dans la douleur et la consternation. Cet enthousiasme se porta à des actes si extraordinaires que je n'oserois les rapporter si je ne les tenois des témoins oculaires, dont il m'est impossible de soupçonner la véracité. Dans quelques bourgs du Péloponèse, gouvernés par des municipalités Grecques, qui souvent abusent du pouvoir que les Turcs leur confient, pour opprimer les bourgeois, le peuple s'insurgea contre ses municipaux, et, pour ne rien perdre de l'exemple de la France, il y fut question de convoquer les assemblées primaires. C'est dans cette même époque qu'on a vu pour la première fois des vaisseaux Grecs porter des noms des grands hommes de l'antiquité. On ne connoissoit jusqu'alors que les seuls noms des Saints. J'en connois aujourd'hui qui portent les noms de Thémistocles et de Xénophon. L'amour

de l'égalité pénétra jusques dans les couvens, ou pour mieux dire, il y rentra après en avoir été banni pendant long temps. Exténués par des devoirs que la religion n'a jamais imposés et que la morgue des supérieurs rendoit encore plus pénibles, les moines se sentirent cependant assez de courage pour se réunir en assemblées, et ramener leurs supérieurs à l'observance de la règle. Heureusement, tous ces mouvemens ne parvinrent point à la connoissance du gouvernement; parce que les oppresseurs eux-mêmes étoient intéressés, par les rapports qu'ils avoient avec les opprimés, à les ensevelir dans l'oubli. Il n'en fut et il n'en est pas de même de ces petits cantons de la Grèce, qui depuis la destruction de l'empire de l'Orient se sont toujours maintenus dans une espèce d'insurrection contre les conquérans de cet empire. La plupart de ces cantons se sont toujours contentés d'envoyer un mince tribut annuel à la Porte, sans jamais souffrir que des Turcs allassent le percevoir chez eux. Le gouvernement Turc tolère ces communautés rebelles, comme il les appelle, parce qu'elles sont pour la plupart défendues par un local presqu'inaccessible; mais il n'a jamais perdu l'espoir, ni négligé aucun moyen de les soumettre, quoique, toutes les fois qu'il les attaque, il soit repoussé avec

une valeur pareille à celle des anciens Spartiates. La révolution Françaiſe a augmenté cette valeur à un point prodigieux. Je ne parlerai point des Maïnotes, que tout le monde doit connoître, ne fût-ce que par les brigandages qu'on leur reproche communément. Loin de juſtifier ces excès, je plains ceux qui en ſont les auteurs d'uſer par fois d'un expédient qui ſouille la gloire de leur valeur ; mais je leur rends auſſi juſtice ſi je crois qu'ils ne ſongeroient jamais à inquiéter les autres, s'ils n'étoient ſans ceſſe menacés de perdre ce qu'ils préfèrent à la vie, la liberté.

Je m'arrêterai un moment ſur une petite ſociété de braves, qui a déjà excité l'attention d'un voyageur Anglois (1). Je n'en rapporterai que quelques traits poſtérieurs à la publication de l'ouvrage de ce voyageur. On auroit de la peine à croire qu'il exiſte une communauté partagée en quatre petits villages, dont la population ne fournit tout au plus que 1500 hommes en état de porter les armes ; que ces braves ſont gouvernés démocratiquement par une douzaine de chefs ; qu'ils vivent avec toute la ſimplicité

(1) Williams Eton, que j'ai déjà cité. Voyez son *Tableau historique, politique et moderne de l'empire Ottoman*, traduct. franç. imprimée chez Tavernier, 1801; sur-tout le second volume, p. 89 - 127, où il parle au long des Sulliotes.

des temps héroïques ; qu'ils égalent en valeur les anciens Spartiates ; qu'ils défendent depuis plusieurs années leur liberté contre le plus puissant Bacha de la Turquie Européenne, ennemi d'autant plus dangereux qu'il réunit la ruse à la force ; que, dans des cas extraordinaires, cette poignée d'hommes prennent pour auxiliaires trois ou quatre cents de leurs propres femmes, et que ces nouvelles Amazones combattent à côté de leurs maris, de leurs enfans et de leurs pères, avec une valeur qui ne cède point à celle des hommes : on auroit, dis-je, de la peine à croire à l'existence de tels hommes ; et cependant ils existent. Ces villages, dont le principal porte le nom de *Sully*, sont situés sur un plateau dans le canton nommé anciennement Cassiopée, à environ 15 lieues de l'ancien oracle de Dodone, à 3 lieues au sud-est du fleuve Achéron, et à sept ou huit lieues des côtes de la mer Ionienne. Les Français doivent connoître ce féroce Ali Bacha de Jannina, par les atrocités inouies qu'il a exercées sur les défenseurs de la République. C'est ce même monstre qui, piqué de la résistance des braves Sulliotes, emploie tous les moyens pour les exterminer, et qui n'en viendra point à bout tant qu'ils seront pénétrés de ce rare mépris de la mort, dont je vais rapporter un ou deux exemples.

Dans une action arrivée, il n'y a pas long-

temps, entre les troupes du Bacha et les Sulliotes, un officier de ces derniers, diſtingué par ſa grande jeuneſſe et par une valeur à toute épreuve, reçoit le coup d'une arme à feu, tombe et expire au milieu de ſes camarades. La douleur et la conſternation s'emparent de toutes les ames, et paralyſent toutes les mains; perſonne ne ſonge plus à repouſſer l'ennemi. Une femme s'approche et s'informe de la cauſe de ce déſordre; on lui montre les reſtes inanimés de l'Achille de l'armée; c'étoit ſon fils. Elle l'approche, ſans proférer un ſeul mot, prend ſon tablier et lui couvre le viſage; elle lui ôte ensuite ſes armes, les endoſſe, rallie tout ſon monde par ſes regards éloquens, fond ſur les Turcs, les oblige à la retraite, par un carnage épouvantable, revient vers ſon fils, et lui découvrant le viſage rompt alors ſeulement le ſilence pour lui annoncer à haute voix qu'elle venoit de venger ſon ſang.

Hérodote rapporte que les Xanthiens, colonie Crétoiſe, établie dans la Lycie, ſe voyant dans la dure néceſſité de ſubir le joug des Perſes, qui avoient déjà ſoumis tous leurs voiſins, prirent un parti qui fait frémir l'humanité, mais qui prouve en même-temps que la liberté n'eſt point une divinité imaginaire, puiſqu'on ſe décide à lui faire des ſacrifices ſi chers. Ils raſ-

(1) L. I, cap. 176.

ſemblèrent

ſemblèrent dans la citadelle tous leurs biens, leurs femmes, leurs enfans, & leurs vieillards, ils y mirent le feu, & après que tout fut devenu la proie des flammes, ceux qui ſurvivoient à cette horrible exécution, liés par les ſermens les plus ſacrés, ſortirent contre les Perſes dans la ferme réſolution de périr, & périrent tous les armes à la main. Un pareil trait de bravoure, au rapport de Pauſanias (1), eut également lieu, quoique avec un plus heureux ſuccès, dans une guerre des Theſſaliens contre les habitans de la Phocide. Ces derniers furent empêchés d'exécuter leur affreux deſſein par une victoire auſſi éclatante qu'ineſpérée qu'ils remportèrent ſur leurs ennemis. Les braves Sulliotes, qui certainement n'avoient jamais entendu parler de ces rares prodiges du déſeſpoir, en ont renouvelé, il n'y a pas long-temps, la ſcène. Voyant l'ennemi prêt à forcer le défilé qui mène à leurs rochers, ils rangent ſur le bord d'un affreux précipice tous les individus à qui l'âge ou la foibleſſe rendoit impoſſible l'uſage des armes, dans le deſſein de les y précipiter, ſi l'ennemi réuſſiſſoit à pénétrer dans leurs foyers. Cependant, la fortune eut honte de ne point couronner les efforts d'un peuple qui aima mieux être effacé tout entier de la terre que de vivre

(1) L. X, cap. 1.

ſous le joug d'un deſpote. Ils repouſſèrent les troupes du Bacha; ils lui firent même quelques priſonniers. Je me rappelle à cette occaſion une anecdote qui n'eſt point indifférente aux yeux de celui qui obſerve les mœurs des peuples, et sur-tout des peuples auxquels la civiliſation n'a pas encore ôté cette rouille qui diſtingue les hommes de la nature. Dans un moment de trève, un de ces innocens animaux que l'homme, malgré les ſervices qu'il en tire, ſe plaît ordinairement à traiter avec mépris et dureté, détaché de ſon licou, prit le chemin qui conduiſoit au camp ennemi. Un des capitaines Sulliotes, s'adreſſant aux Turcs, avec une voix de Stentor, les pria de leur renvoyer un animal qui leur étoit néceſſaire. Les Turcs furent pour cette fois aſſez honnêtes pour accorder aux Sulliotes leur demande; et ces derniers, comme s'il s'agiſſoit d'un échange de priſonniers, leur renvoyèrent un Turc à la place de l'animal. Je ne crois point que ce procédé fut une épigramme de la part de ces braves: mais quand même il ne feroit qu'une marque de mépris pour leurs ennemis, il caractériſe toujours cet état de ſimplicité héroïque, qui précède ordinairement la civiliſation des mœurs; état groſſier, sans contredit, mais qui malheureuſement eſt trop ſouvent remplacé par cette fauſſeté qu'on décore du nom de politeſſe.

Les héros d'Homère (1) ne se font aucun scrupule d'insulter lâchement aux restes inanimés de leurs ennemis. Cependant Achille, malgré tant de sujets de mécontentement de la part d'Agamemnon, se contente de l'injurier, de le menacer de son sabre; mais il ne le provoque point à un combat singulier; cette extravagance étoit réservée pour des siècles plus éclairés et plus polis. La chose qui fait le plus d'honneur aux Sulliotes et qui prouve qu'ils savent, non-seulement défendre leur patrie, mais encore la conserver par de bonnes loix, c'est que pour couper racine, non aux duels, qu'ils n'ont jamais connus, mais à la barbare coutume de s'entr'égorger pour des causes frivoles, ils ont fait depuis peu une loi qui les autorise à punir tout meurtrier par une forte amende, à raser son habitation du sol de la patrie, et à lui ôter à jamais le droit de la relever. Cette loi, qui feroit honneur à un Solon ou à un Lycurgue, a quelque rapport avec les expiations qu'on faisoit subir aux meurtriers dans les temps héroïques. Ce n'est pas le seul trait de ressemblance que les Sulliotes ont avec les anciens Grecs. On sait que ces derniers n'alloient jamais à la guerre sans avoir un devin à leur suite. Le Calchas des Sulliotes se nomme *le père Samuel*. Il ne diffère des anciens devins qu'en

(1) Voyez Iliad. XVI, 745.

ce que ceux-ci cherchoient leurs prédictions dans les entrailles des animaux égorgés, au lieu que lui, il tire tous ses oracles de l'Ecriture-sainte. Il explique à ses compatriotes Isaïe, Ezéchiel, Daniel, Jérémie : les passages les plus obscurs de ces prophètes sont pour le père et prophète Samuel la chose du monde la plus simple; il les applique tous aux évènemens dont nous sommes témoins depuis quelques années, et il y trouve par-tout les Français. Et comme il est en grande vénération dans le pays et que ses prophéties se propagent de cette nouvelle Dodone dans toute la Grèce, les Français sont devenus le Messie de la plupart des Grecs. Je ne me suis étendu sur les braves Sulliotes que parce que l'énergie avec laquelle ils défendent depuis quelques années leur liberté, exaltée par les évènemens arrivés en France, a influé sur le reste de la Grèce, d'une manière très-marquée.

Si parmi les causes de la révolution morale qui s'opère dans ce moment chez les Grecs, j'ai assigné la dernière place à la révolution française, c'est qu'en effet elle est la dernière dans l'ordre du temps, quoiqu'elle soit celle qui a le plus puissamment contribué à consolider dans les esprits des Grecs l'idée salutaire qu'ils avoient déjà conçue de la nécessité de s'éclairer. Il n'y a pas trente ans qu'il étoit rare de trouver dans

chacune des quatre ou cinq grandes villes du Levant deux ou trois Grecs en état d'entendre et de parler passablement la langue Française; elle y est maintenant et y devient de plus en plus presqu'aussi commune que la langue Italienne, et procure aux Grecs une connoissance plus intime des Français et de leurs livres. Une autre cause, également dépendante de la révolution Française, vint augmenter cette connoissance. L'état déplorable où le commerce Français fut réduit à cette époque, et la disette qu'éprouvoit alors la brave armée d'Italie, et même le zèle de servir les Français, amenèrent un grand nombre de négocians et de capitaines Grecs, en France. Ils y ont débité leurs cargaisons avec des profits considérables; mais le profit le plus essentiel qu'ils ont rapporté chez eux, a été le plus ou moins d'instruction qu'ils ont acquise. L'âge, la profession ou d'autres circonstances n'ont pas sans doute permis que tous fussent instruits; mais tous, témoins de la grandeur de la nation, et convaincus que cette grandeur n'étoit que l'effet des lumières, retournèrent dans leurs foyers moins ignorans qu'ils n'étoient avant que de les quitter; tous emportèrent avec eux le regret de n'avoir pas plutôt connu la France, et le désir de donner de l'instruction à leurs enfans, et de contribuer de tous leurs moyens à la révo-

lution morale déjà commencée dans leur patrie.

Les évènemens arrivés en France ont imprimé à la révolution morale de la Grèce, une marche plus régulière, et un caractère de vitalité, si je puis m'exprimer ainsi, si prononcé que les Grecs ne peuvent plus reculer dans la nouvelle carrière qu'ils se sont ouverte. Je dis plus : il existe dans ce moment dans la Grèce assez de livres Européens traduits, assez d'hommes instruits, pour que, après avoir fait fleurir les lettres chez eux, ils viennent encore les faire renaître une seconde fois en Europe, s'il étoit possible que l'Europe retombât dans la barbarie du treizième et du quatorzième siècle. Il suffit à l'observateur impartial de jetter les yeux sur le catalogue des traductions en grec moderne, faites seulement depuis quelques années, pour se convaincre que les Grecs lettrés sont aujourd'hui en plus grand nombre et beaucoup plus instruits, que ne l'étoient les Grecs du quinzième siècle, qui, fuyant une patrie préparée par le despotisme des souverains nationaux à subir un joug étranger, vinrent offrir à l'Europe, pour prix de l'asyle qu'elle leur donnoit, le peu de lumières qui leur restoit encore.

Dans le catalogue des livres dont je viens de parler, et qui seroit trop long pour trouver place ici, on voit un grand nombre d'ouvrages de *Mathématiques*, l'*Essai sur l'entendement hu-*

main de Locke, la *Logique* de Condillac, la *Grammaire des ſciences philoſophiques* de Martin, des traités de *Chymie*, et notamment la *Philoſophie chymique* de Fourcroy, l'ouvrage de Monteſquieu *ſur la cauſe de la grandeur et de la décadence des Romains*. Je ne parle point d'un grand nombre d'ouvrages d'agrément et d'inſtruction, comme quelques pièces de théâtre, des romans, des traités ſur l'éducation, qu'on a déjà traduits et qu'on traduit tous les jours des différentes langues de l'Europe. La traduction du *voyage d'Anacharſis*, commencée, et ſuſpendue par des cauſes que pour l'honneur du ſiècle où nous vivons je dois paſſer ſous ſilence, va ſe continuer. Des ouvrages traduits et accompagnés de notes, et des pamphlets écrits originairement en grec qui auroient excité des murmures il y a trente ans, ſont lus avec plaiſir, ou du moins ne provoquent point la cenſure de ceux qui avoient le plus d'intérêt à murmurer. Des cartes géographiques en grec moderne ſont déjà connues depuis quelques années; et il a paru des livres de géographie, dans leſquels on trouve quelques cantons de la Grèce décrits avec exactitude. Une bonne partie des auteurs de la Byzantine, déjà traduite, apprend au peuple, parmi lequel elle eſt répandue, la véritable cauſe de ſes malheurs. On s'occupe d'un dictionnaire grec

auſſi étendu que le Trésor d'Henri Etienne; et l'on pouſſe le ſoin jusqu'au grec moderne. Cet idiôme, iſſu de la langue des célèbres écrivains Grecs de l'Antiquité, comme l'Italien, le François et quelques autres langues de l'Europe le ſont du Latin, a ſur ces dernières l'avantage de s'être un peu moins écarté de ſa ſource. Malgré cela, c'eſt une langue nouvelle, qui ſe trouve à peu près à la même époque où étoit la langue Françaiſe au ſiècle de Montaigne. Les gens inſtruits de la nation, qui l'ont juſqu'ici négligée, et mépriſée même juſqu'à un certain point, forcés maintenant de l'employer pour faire connoître à la nation les ouvrages étrangers, ont été naturellement conduits à méditer ſur toutes les reſſources qu'elle peut fournir d'elle-même, comme ſur celles dont on pourroit l'enrichir. Et l'on ſent déjà que cette langue eſt auſſi dans une eſpèce de révolution. Cultivée par tant de plumes diverſes, il eſt encore difficile de prévoir au juſte le terme où elle doit ſe fixer, ou le caractère qui doit la diſtinguer des autres langues. A en juger par ſon enfance, elle promet une réunion de bonnes qualités, difficile à rencontrer ailleurs. Comme parmi les livres qu'on traduit, il y a un nombre conſidérable ſur des ſciences exactes, il eſt à préſumer qu'une de ces qualités ſera la clarté; et comme elle conſerve encore

beaucoup de tours et quelques inverſions du Grec ancien, on eſt fondé à croire que les écrivains modernes, loin de les bannir, comme un obſtacle à la clarté, s'étudieront à les concilier avec cette première qualité, de manière que de cette réunion réſulte une langue qui porte ſous les fleurs d'une brillante imagination les fruits mûrs de la raiſon. Déjà un dictionnaire Grec-Français et Italien a paru au commencement de la révolution Françaiſe; ce travail ne se reſſent que trop de la précipitation avec laquelle on l'a fait; mais il prouve au moins la fermentation qui règne dans les eſprits grecs.

Cette augmentation de livres n'est due qu'à l'accroiſſement des lumières. Répandus comme ils le ſont parmi le peuple, ils ſerviront à leur tour à augmenter les lumières, & à corriger les mœurs de la nation. L'œil de l'obſervateur apperçoit déjà avec une ſatisfaction ſecrète l'influence & les effets de ces lumières. Déjà l'on voit chez les Grecs des hommes, qui n'ont d'autre inſtruction que celle qu'on peut acquérir par la ſimple lecture, penſer & agir d'une manière qui fait concevoir les eſpérances les plus conſolantes. On trouve des riches (1), comme je

(1) Parmi ces riches, MM. les frères Zosimà doivent occuper un rang distingué. C'est à leur zèle patriotique que la nation doit l'impression de plusieurs ouvrages utiles.

j'ai déjà dit & j'aime à le redire encore, qui savent faire de leurs richesses un emploi plus honorable & plus digne d'un homme qui pense. On les voit doter des collèges, encourager les talens, secourir de leur bourse et honorer de leur amitié, je dirai presque de leur respect, la jeunesse dont les facultés pécuniaires n'égalent point l'ardeur de s'instruire qui la dévore. A l'heure que je parle, il existe en Europe beaucoup de jeunes Grecs, qui étudient aux frais de leurs communautés respectives, et un plus grand nombre encore qui doivent les lumières qu'ils acquièrent à la libéralité de particuliers.

Malgré la longueur de mes observations sur l'état actuel de la Grèce, je sens que je n'en ai donné qu'une esquisse. Mais il est temps que je finisse; et je ne puis mieux le faire qu'en résumant tout ce que je viens de dire.

Au milieu du siècle passé, les Grecs étoient une nation pauvre, qui gémissoit sous le joug le plus affreux, et éprouvoit tous les funestes effets d'un long asservissement. Il existoit encore au sein de la nation un très-petit nombre de collèges, dans lesquels un très-petit nombre de Grecs n'acquiéroit qu'une connoissance superficielle de la langue Grecque. Le reste de la nation étoit condamné à la plus crasse ignorance, ou à ne lire que des livres dont la connoissance vaut encore moins que l'igno-

rance. Vers cette époque les lumières d'une grande partie de l'Europe prennent une nouvelle direction, à laquelle contribuent plus que les autres les Philoſophes Français. L'Encyclopédie fut l'effet de cette direction, et enſuite la cauſe qui la ſoutint. Quelques rayons de ces lumières s'échappent et pénètrent en Grèce. La Grèce ne ferme point les yeux à ces rayons; mais elle eſt encore trop affoiblie et trop pauvre, pour en recevoir et ſoutenir tout l'éclat. Des circonſtances extraordinaires ouvrent d'un coté de nouveaux canaux au commerce du Levant, et allument de l'autre une guerre qui finit par diſſipper tout le preſtige qui entouroit la puiſſance Ottomanne. Par ces deux événemens les Grecs, juſqu'alors abattus, ſe relèvent dans la même proportion que l'orgueil de leurs oppreſſeurs s'abbaiſſe, et que leur deſpotisme ſe mitige en quelque ſorte. C'eſt ici la véritable époque du réveil des Grecs. Les esprits, ſortis de leur léthargie, s'étonnent de ſe voir dans cet état déplorable; et cette vanité même nationale qui les avoit juſqu'alors empêchés de le ſentir, augmente leur étonnement, et les irrite. La nation contemple pour la première fois le ſpectacle hideux de ſon ignorance, et frémit en portant ſes regards ſur l'eſpace immenſe qui la ſépare de la gloire de ſes ancêtres. Cependant cette douloureuſe découverte ne jette

point les Grecs dans le désespoir; *Nous descendons des Grecs*, se sont-ils dit tacitement, *il faut tâcher de redevenir dignes de ce nom, ou ne plus le porter.* Dès ce moment, les anciens collèges commencent à se reformer, et des nouveaux viennent en augmenter le nombre; de jeunes gens s'expatrient, pour apprendre les langues et acquérir les lumières des nations éclairées de l'Europe; à peine sont-ils retournés chez eux, qu'on les place à la tête de l'instruction nationale; par leurs leçons de vive voix et par leurs traductions de divers livres étrangers, la nation s'instruit et sent de plus en plus le besoin de l'instruction. Tout cela s'opère lentement; mais il s'opère sans interruption. La révolution Française arrive enfin, et ne manqne point, comme on devoit s'y attendre, à donner une nouvelle impulsion à la révolution morale, déjà commencée chez les Grecs; impulsion d'autant plus forte qu'elle étoit accompagnée de l'espérance d'une amélioration du sort de la Grèce. Par cette nouvelle secousse les esprits s'agitent, s'exaltent même au point de produire des prodiges de valeur dans quelques petits coins, et de projets plus vastes sur une plus grande étendue de la Grèce. Les Grecs, ne voyant dans les succès étonnants des armées Françaises que l'effet des lumières, cherchent à multiplier les moyens d'instruction à propor-

tion de leur admiration pour ces ſuccès. Les traductions des livres étrangers, commencées depuis la première époque du réveil de la nation, n'ont jamais été pouſſées avec autant d'activité qu'elles l'ont été pendant et après la révolution Françaiſe. On peut dire ſans exagérer que pendant les dix années de cette révolution, qui furent auſſi les dix dernières du ſiècle paſſé, il a paru dans la Grèce beaucoup plus de livres inſtructifs ſur différents ſujets qu'il n'en avoit paru pendant tout l'eſpace qui s'étoit écoulé depuis la deſtruction de l'empire d'Orient. La révolution Française eſt terminée, et quelque temps avant cette révolution les Ruſſes avoient accordé la paix aux Turcs; mais les effets que ces deux événemens ont produits ſur les eſprits des Grecs ſubſiſtent; et il eſt d'autant moins probable qu'ils s'en effacent, que les Grecs poſſedent actuellement plus de moyens pécuniaires, et qu'ils ſont beaucoup moins ignorans. Le petit nombre de livres, l'ignorance de l'imprimerie, le défaut de communication empêchoient autrefois que les peuples fuſſent éclairés ou qu'ils recouvraſſent les lumières qu'ils avoient perdues. Maintenant il eſt tout auſſi facile de tranſporter les lumières d'un pays à l'autre que de tranſporter leurs productions et leurs denrées réſpectives. Et dans le fait, depuis quelques an-

nées, les Grecs ont ajouté à leur commerce ordinaire celui des ſciences. De toute l'Europe, et particulièrement de la France, ils exportent des livres et des lumières, comme ils exportent des draps, des métaux ouvragés et d'autres productions de l'induſtrie Européenne. La ſeule choſe qui les empêche encore de donner à cette nouvelle branche de commerce toute l'extenſion dont elle eſt ſuſceptible, c'eſt un certain ménagement pour le gouvernement; ménagement dicté par la prudence et juſtifié par la manière dont ce gouvernement traite les lumières.

Tel eſt l'état préſent de la Grèce; tels ſont les ſentimens de la génération actuelle des Grecs modernes. Lorſque j'ai pris la plume pour tracer cet état, un combat s'étoit élevé dans mon ame, et il n'a ceſſé qu'au moment où je la quitte. La vérité avec ſa voix ſévère m'impoſoit le devoir ſacré de préſenter les faits tels qu'ils ſont; la patrie, courbée ſous le joug, levoit les yeux noyés dans les larmes, et me montrant ſon ſein déchiré, me conjuroit, pour prix de la naiſſance et de l'éducation qu'elle m'a données, de ne révéler aux yeux des étrangers pas même la vérité de ſon état paſſé. Je me rends juſtice, ſi je dis que je ſors victorieux de ce combat ſans trahir la vérité ni la patrie. O vérité! ne crains point que je ſouille ma plume par le menſonge; ô ma pa-

trie, ſi je n'avois eu que du mal à dire de vous, la plume me tomberoit mille fois de la main, avant que de tracer un ſeul mot. Vos fautes paſſées ne ſont plus à vous; je ne les ai rappelées que pour faire ſentir davantage le mérite de votre conduite préſente. S'il eſt beau de ne jamais tomber, c'eſt une vertu plus appropriée à la nature de l'homme de ſe relever de ſa chûte. A préſent que vous faites des efforts pour vous relever, qu'importe que diverſes circonſtances vous aient précipité dans un abîme de malheurs? Plus il eſt profond, cet abîme, plus les efforts que vous faites pour en ſortir ſeront appréciés et plus le ſuccès qui doit les couronner ſera glorieux. Votre chûte vous eſt commune avec pluſieurs autres peuples; mais ſi vous continuez à vous conduire comme vous faites depuis quelques années, vous aurez fourni au pinceau de l'hiſtoire le premier exemple de la régénération d'un peuple. Cette chûte même qu'on vous a tant reprochée, n'a jamais été ſi complette qu'elle ne vous ait laiſſé quelque ſentiment de votre ancienne grandeur.

Je n'ai pris la plume, ô ma patrie, que pour annoncer le premier votre régénération commencée à toute l'Europe, et particulièrement à cette nation hoſpitalière et philanthrope, au ſein de laquelle j'ai trouvé une nou-

velle patrie depuis que j'ai eu le malheur de me féparer de vous. C'eft une dette que je vous paie, et en même temps une précaution que j'ai cru devoir prendre pour votre gloire future. Si jamais quelque nation magnanime vouloit vous tendre une main fecourable et feconder vos efforts, que cette nation fache qu'elle aura tous les titres à votre gratitude, qu'elle méritera de tout le genre humain; mais qu'elle foit auffi perfuadée d'avance qu'elle ne fera point la première à diffiper les ténèbres de la Grèce moderne. De vous même, ô ma patrie, et fans fecours étranger, dès que les circonftances l'ont permis, vous venez d'ouvrir les yeux aux lumières, vous les cherchez de tous côtés, vous les introduifez chez vous; et, par cette conduite, vous prouvez à l'univers que fi des circonstances malheureufes peuvent dévafter le fol le plus fertile, elles ne peuvent point lui ôter fa fécondité naturelle; une légère pluie et un peu de culture fuffifent pour y faire germer de nouveau toutes les richeffes qui le couvroient. Sans doute ils ne font pas encore arrivés pour vous ces temps heureux où vous ferez l'émule de l'ancienne Grèce, et même des nations les plus éclairées de l'Europe; mais la manière dont vous commencez, l'ardeur et la perfévérance de votre jeuneffe étudiante, le

zèle

zèle de vos riches, tout annonce que vous ne ſerez pas toujours ce que vous avez été depuis quelques ſiècles. Dans la nouvelle carrière que vous vous êtes ouverte, vous avez déjà fait trop de pas, pour qu'il vous ſoit déſormais poſſible de reculer. Quant à moi, ſi je ſuis encore attaché à une vie empoiſonnée par l'amertume des maux qui vous accablent, c'eſt dans l'eſpoir de vous voir reprendre bientôt votre rang parmi les nations. En mettant ſous les yeux des obſervateurs de l'homme votre conduite préſente, je rends juſtice à la vérité, à vous, et à la philanthropie de mes reſpectables collégues, qui ne manqueront pas à s'intéreſſer à votre ſort.

POSTSCRIPTUM. Au moment où je viens de finir ce mémoire, je reçois deux circulaires imprimées. La première eſt du Patriarche de Conſtantinople et du Synode; la ſeconde, des quatre adminiſtrateurs laïques nommés par ce Synode, pour rétablir dans le mont Athos l'école où l'on enſeigna pour la première fois la logique dont j'ai parlé dans ce mémoire, ou pour mieux dire, pour y établir une univerſité. Dans cette circulaire, adreſſée à toute la nation, les quatre adminiſtrateurs déſignent à leur tour deux procureurs dans chaque ville

E

un peu confidérable du Levant, et dans celles de l'Europe où il y a des Grecs, pour recevoir les contributions volontaires, néceffaires à cet établiffement national. La circulaire du Patriarche et du Synode, après les bénédictions d'ufage, commence par ces mots remarquables, » Chaque être eft doué de qualités qui lui font » propres: celle de l'homme eft la raifon; mais » cette raifon a befoin d'être cultivée, etc. » Voilà donc ces Grecs fuperftitieux, qui, fuivant un philofophe moderne (1), n'attendoient qu'un moment favorable pour s'égorger au nom de la religion; les voilà, dis-je, qui, loin d'établir un tribunal d'inquifition, s'occupent paifiblement des moyens de cultiver leur raifon; et c'eft le Clergé qui prend l'initiative d'une pareille réforme.

---

(1) Pauw, *Recherches philofophiques fur les Grecs*, T. I. p. 103.

F I N.